

mettre ma machine déraillée. J'essayai de l'enseignement.

J'eus l'idée (désintéressée, je vous l'assure,) de greffer sur une institution soutenue par le gouvernement une simple école de dessin. Après un an de travail, on me fit demander de la capitale : " Si j'étais rouge !..."

Ceci est de l'histoire ; j'en parle sans amertume, seulement pour prévenir les artistes qu'ils aient à mettre parmi les obstacles imprévues de leur avenir des choses très amusantes.

Comme je pris quelque temps pour répondre à une question qui intéressait à un si haut point l'enseignement du dessin, l'époque de la réouverture de l'école passa et ne revint plus.

C'est pour le coup qu'il y avait un peu là dedans de la *fuite à Papineau*, car enfin ma couleur n'a jamais été violente en politique, pas plus qu'en peinture.

Oh ! alors, je perdis mon chemin, j'eus l'envie de me sauver, de me précipiter, de me suicider au fond de l'industrie, d'aller exploiter de sombres forêts.

Puis, tout à coup " la faim, sans doute, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense, quelque diable aussi me poussant," j'allai marauder dans le champ de la littérature. Oh ! comme le pauvre âne de Lafontaine, je n'en pris pas plus que " la largeur de ma langue," mais c'était encore trop.

Enfin, j'étais peut-être à la veille de faire des vers et de commettre bien d'autres péchés, quand la Providence me fit rencontrer monsieur l'abbé Rousselot, ce constructeur d'asiles et d'hospices, cet infatigable pêcheur d'âmes et d'infortunes. Il achevait alors les constructions de Nazareth, où il avait déjà installé ses salles d'asiles, et où il voulait encore recueillir de pauvres petits déshérités de la terre. Il cherchait, juste au moment où je me trouvai sur son chemin, le peintre providentiel qui lui décorerait *providemtis* la chapelle de l'établissement.

Un ange m'avait conduit à lui, comme cela se voit quelquefois dans la vie des saints.—Ici, ce n'est pas moi qui étais le saint, bien entendu.—Le ciel nous avait préparés l'un pour l'autre : Monsieur le Curé, pour bâtir des hospices, moi, pour entrer dedans. Enfin, j'étais sa trouvaille, et il m'apportait ma vocation, tant cherchée ! tant attendue ! Au moins, je me l'imaginais. Car, autre les grandes vocations qui poussent irrévocablement certains hommes vers les carrières pour lesquelles ils ont reçu les aptitudes, il y a encore des inclinations, des instincts, des forces physiques, des nécessités de circonstances qui déterminent ces hommes à faire choix d'un exercice particulier de ces facultés. Ainsi, tous les musiciens pourraient toucher et même briser du piano ; mais, fort heureusement pour nous, il y en a qui préfèrent le violon, d'autres la flûte, d'autres le trombone, etc. Cela a permis de créer l'orchestre.

En peinture, il en est de même : il y a les peintres de paysage, de marine, de fleurs, d'intérieurs, de batailles, de bambochades, de nature morte ; il y a même aujourd'hui des peintres de choses fugitives, vagues, indéterminées de forme et de couleur : ce sont les impressionnistes. Eh bien, les impressionnistes même, croiraient avoir perdu leur chemin dans la vie, si dans ce qu'ils produisent l'on allait découvrir quelque chose de défini, de tangible, de naturel enfin.

Telle est la loi impérieuse des vocations *espèces* ; ou, si vous le préférez, des *espèces* de vocations.

Donc, monsieur l'abbé Rousselot, on m'offrit à peindre des murs, des plafonds, un ensemble de grandes surfaces, où la pensée et le pinaceau peuvent courir sans gêne, sans trop de petits soins et de monotone de travail, m'avait apporté mon instrument sympathique, mon violon, à moi.

Je m'en emparai avec empressement. Et, un mois après, je commençais ma tâche, presque sans préparation, avec un rapin et un peintre en bâtiment pour aides.

Les conditions de l'entreprise ne me permettaient pas de prendre trop d'aises.

M. le curé Rousselot est impatient :—je ne le dirais pas, si ce petit défaut ne lui faisait pas produire tant d'œuvres de bien. Il m'accordait quelques mois pour accomplir tout le travail. J'en pris à peu près vingt-deux : sur ce nombre, il y en avait bien au moins douze de volés à Monsieur le Curé ! Mais il m'a volontiers pardonné, parce que c'est bien tout ce que je lui avais pris durant l'entreprise. La charité prête peu au vol.

Je supprime ici un second gros chapitre de petites misères.

II

Cette première épreuve de ma vocation avait été un peu rude. Le métier de la peinture murale n'est pas tout rose ; il l'est moins ici qu'ailleurs. La précipitation, l'ardeur fiévreuse avec lesquelles j'avais exécuté mon travail, m'avaient presque épuisé ; je partis pour la campagne, moitié désespéré, avec un déficit dans la caisse ; rapportant, d'ailleurs, dans mon sens artistique une faible satisfaction de cette œuvre de galérien.

Pendant quinze jours, je boudai mon étoile, Nazareth, et même Monsieur le Curé ; je fus poursuivis par l'idée de fixer pour toujours ma vie dans ces champs pleins de tranquilité, de sève et de pur bonheur, que je n'aurais jamais dû quitter, quand j'appris, par je ne sais plus quelle voie fatale, qu'on formait le projet d'élever un nouveau sanctuaire à Montréal, tout près, mais tout près de l'endroit que j'habite...

—Tiens ! me dis-je, tout à coup, mais c'est monotone la campagne ; toujours de l'herbe qui pousse, le même soleil qui se lève, et des horizons de clôtures grises. Si j'allais, par manière de passe temps, m'amuser à broder quelque chose au sujet de cette future chapelle. Une église bâtie en vue du décor, où, à l'aide d'une lumière favorable, on pourrait tout harmoniser, peinture, sculpture, architecture ; voilà qui serait une chose heureuse ! Alors, à la faveur de tous ces travaux, je pourrais former un certain nombre d'élèves dans les différentes applications de l'art du dessin, comme on le faisait dans les grandes entreprises des siècles passés ; j'aurais bientôt sous la main une pépinière d'aides habiles, et nous pourrions couvrir le Canada de monuments sublimes ! Il naîtrait ainsi une véritable école nationale, une école base, formée aux immortelles sources du beau : le culte de la divinité, dont elle garderait le caractère de grandeur et de dignité, dans tous ses produits les plus variés !

—Vous le voyez, l'histoire naïve de Pérette et du pot au lait se répète ; je suis persuadé que cette Pérette était des nôtres ; elle était artiste par le caractère, au moins.

Mon imagination ne s'en mit pas moins à chevaucher sur ce nouveau chemin de traverse ; de cette nouvelle effervescence d'idées et d'espérance sortit un plan d'église ; et, ce qui est le plus étonnant, c'est que ce plan fut accepté, car il y en avait au concours qui valaient mieux, j'en suis sûr.

Les gens qui courrent des avantures, ont quelquefois de ces succès imprévus. Je fus moi-même si surpris du mien que je me mis de suite à m'en mordre les pouces, persuadé que ce résultat inespéré cachait quelques grosses catastrophes. Si quelqu'un de ceux qui se sont crus frustrés dans le choix du plan de ce monument, m'en a gardé rancune, qu'il veuille bien me pardonner aujourd'hui : s'il savait comme je m'en suis repenti !

III

Les travaux de construction commencèrent bientôt sous la direction d'un architecte de réputation, de Montréal, qui voulut bien s'en charger. Je ne me sentais pas l'expérience nécessaire pour assumer une pareille responsabilité.

L'œuvre n'était pas encore très élevée que les éléments se mirent contre nous. Une pluie diluvienne de l'automne, poussée par un vent terrible du nord-est, s'abattit sur les murs, et, pendant trois jours consécutifs, elle les battit si bien en brèche que la brèche se fit.

Oh ! alors, terrible complication ! La

faute fut jetée sur celui-ci, sur celui-là ; de celui-ci à celui-là ; c'était un vrai jeu de balle. Au fond, c'est peut-être le nord-est qui était le seul coupable, et l'on aurait pu ne s'en prendre qu'à lui ; d'autant mieux qu'il ne s'en défendait pas, lui.

Bref, la brouille se mit partout ; entrepreneur, architectes, promoteur de l'œuvre, tous prirent congé les uns des autres dans des formes variées, et je restai seul, (avec le nord-est) chargé de la responsabilité des travaux.

—Eh bien, pensai-je, pour un homme qui en avait eu trop de Nazareth, me voilà bien pris !

Durant trois mois, régulièrement toutes les nuits, je m'éveillais en entendant un mur s'écrouler ; et je regrettai de ne pas être dessous. J'aurais voulu, moi aussi, me brouiller avec M. Lenoir ; mais, impossible : tous mes projets d'hostilité et de fuite, toutes mes conjurations ourdiées dans les ténèbres, s'évanouissaient régulièrement le matin, devant la figure souriante, toujours pleine d'enthousiasme et d'une confiance désespérante, de l'infatigable abbé.

J'étais irrévocablement grippé par mon mauvais génie ; et cette fois pour longtemps.

Il n'y avait plus qu'à obéir ; je me résignai, et je me rattachai au programme fantastique que je m'étais tracé à la campagne, malgré toutes les mésaventures imprévues que je voyais maintenant surgir devant sa réalisation.

—Le ciel m'aidera, me dis-je, puisque c'est lui qui l'a voulu. Et puis, je trouverai peut-être grâce devant la partie bienveillante et instruite de mes compatriotes, s'il ne m'arrive pas d'atteindre à cette perfection que chacun rêve dans les œuvres d'art. On aura peut-être égard aux conditions défavorables dans lesquelles s'opéreront cette entreprise, et aux intentions sincères et désintéressées, je crois, qui me guideront pendant son accomplissement.

Après ce discours bien senti, j'entrai résolument dans ma nouvelle galerie.

Je pris à mon atelier quelques enfants qui se présentaient comme *apprentis*, et, pendant que je m'occupais des détails de la construction, je les formais au dessin. A l'aide de ce noviciat dont je ne pouvais pas encore apprécier les promesses, j'entrepris de faire tout exécuter ce qui devait servir à l'ameublement et à la décoration de l'édifice : colonnes, chapiteaux, autels, boiseries sculptées, ornements en ciment et en peintures, statues et tableaux. Ayant ainsi sous la main des travaux variés, et dont l'exécution exigeait des capacités de diverses espèces et à divers degrés, je pus mettre de suite tout mon personnel sur le chantier ; donner à chacun un salaire suffisant pour alléger leurs parents du fardeau de leurs études.

Chacun avait une tâche proportionnée à ses forces, et, celle-ci accomplie, il pouvait passer à une supérieure. C'est ainsi que quelques-uns ont pu s'avancer, depuis les simples ornements plaqués jusqu'à l'exécution de la figure. J'avais voulu, même dans l'arrangement du plan général du décor, introduire une gradation déterminée de difficultés, pour favoriser davantage cet acheminement de l'élève vers l'exécution des parties les plus importantes de l'œuvre : ainsi, après les ornements simplement contournés, il a pris les reliefs, puis la figure humaine en grisaille, après, des têtes en couleurs, ensuite, des figures entières en couleur. J'en ai même mis quelques-unes qui se répètent à certains endroits, les anges des pendants, par exemple, et des petites têtes d'ornements placées dans les doubleaux—afin que l'élève, dans le travail d'une seconde, ou d'une troisième copie du même sujet put profiter de l'expérience acquise dans l'exécution de la première qui lui avait servi d'étude.

Je confiais à ceux qui étaient à peu près d'égale force, des tâches indentiques ; ils les accompagnaient d'ordinaire avec émulation, et je découvrais chez eux celui qui avait davantage la volonté où le pouvoir de monter.

Tout ce qui se voit dans cette chapelle a été accompli de cette manière. Si mes

élèves n'ont pas exécuté le tout sur mes dessins, ils ont au moins mis la main à tout. Les plus habiles n'ont pu, dans le cours d'une seule entreprise, me rendre de grands services dans le travail de mes tableaux ; et même, il faut bien l'avouer, dans bien des cas, leur collaboration m'occasionsait un surcroit de difficultés ; car il leur aurait fallu préalablement donner plus de temps à l'étude de la figure, surtout d'après nature. Mais je ne doute pas, que, dans le cours d'une seconde, ils ne fussent arrivés à interpréter d'une manière fort satisfaisante toute composition de grands maîtres. Dans tous les cas, tous ont acquis de l'habileté en quelque chose, et ils trouvent à faire aujourd'hui des travaux.

Pour quelques-uns la carrière est à peu près ouverte : M. Hébert, l'élève sculpteur qui a fait sur mes dessins les bas reliefs de l'autel et une partie des ornements en bois et en ciment de l'intérieur, m'a aussi été d'un grand secours dans l'exécution de la statue qui occupe la niche de l'abside du chœur. Il a ouvert dernièrement un atelier où des commandes sérieuses lui arrivent déjà tous les jours.

Eh bien, si un des articles de ce programme improvisé dans un rêve, n'est pas tout à fait réalisé, je veux dire la fondation de l'école d'art par la pratique, par la production de l'œuvre même ; il y a au moins, ici, la preuve que la chose est non-seulement possible, mais qu'elle est la seule véritablement efficace dans les conditions de notre société.

L'histoire de l'Art n'a qu'un enseignement sur ce sujet. La vraie école a été, dans tous les temps, l'atelier et l'œuvre du maître ; c'est-à-dire l'enseignement avec la pratique ; la science acquise avec l'expérience ; le talent et le caractère éprouvés par la tâche de tous les jours ; la carrière ouverte sous l'œil rigoureux du patron, poursuivie à côté de lui dans de grands travaux publics, et continuée, après lui, avec les traditions et l'esprit de suite d'une véritable et puissante famille.

Voilà la source véritablement féconde et vigoureuse d'où sont sorties ces puissantes écoles de Sienne, de Florence, de Pérouse, de Milan, de Rome et de Venise.

On a, de temps à autre, la velléité d'étudier la situation de l'Art dans notre pays, et de chercher les moyens d'en développer la culture ; on demande de faire des discours sur ce sujet comme sur tant d'autres, et il n'y a guère que l'art de parler qui y gagne quelque chose. On m'en demandait justement un dernièrement. Eh bien, voici mon discours : Commandez aux artistes de grands, de nobles travaux, dignes d'intéresser une nation, dignes de l'ambition et des sacrifices de ceux que l'on nomme les maîtres, et les chefs-d'œuvre ne se feront pas longtemps attendre. C'est tout

IV

J'ai dit qu'un des objets que j'avais eu en vue en donnant les plans de cette chapelle, avait été, d'abord, d'avoir un vaisseau pourvu de jours et de surfaces disposées de manière à favoriser l'harmonie générale du décor et de l'architecture.

Eclairer un édifice, n'est pas faire une chose indifférente à son effet. Les formes et les couleurs ne nous sont révélées en définitive que par la lumière.—" La nuit, tous les chats sont gris."—Sous cette expression vulgaire n'y a-t-il pas une vérité connue de tout le monde ? et cependant, on fait ici bien peu de cas du soleil dans la construction des édifices publics, en général.

Dans la plupart, les jours, placés trop bas, éblouissent la vue, sans lui communiquer l'impression, lui faire sentir la beauté des formes de l'architecture. Rien ne se dessine nettement, rien ne se révèle dans sa valeur : ni les tableaux, ni les reliefs, ni même les grandes lignes du monument. Que de chats gris l'on a dans nos églises, à la place de saints que l'on croyait avoir !

Car c'est surtout dans nos églises que les vices d'un mauvais éclairage se font le plus souvent sentir ; et une des causes les plus fréquentes de ces vices, c'est le désac-